

# Chapitre 1

Samedi 5 février 1994.

En ce début d'année se confirme la relative douceur de cet hiver qui se montre par contre venteux et pluvieux à souhait, bien à l'image du climat de la Bretagne éternelle. En ce premier week-end du mois de février, Anne Perros et Erwan Kermoal s'apprêtent à prendre leur service au commissariat de Brest. Ce sont les deux officiers de permanence. Puisqu'ils vivent ensemble, ils ont choisi d'assurer leurs tours de garde systématiquement aux mêmes dates. C'est le seul passe-droit que leur a concédé le commissaire Pensec, afin de pouvoir bénéficier de jours de repos jamais l'un sans l'autre. A priori la journée s'annonce tranquille. Il ne faut pas prendre ce dernier mot au pied de la lettre, simplement dans leur langage il signifie que rien d'exceptionnel ne se profile. Pour autant il convient de ne pas minimiser les surprises que réserve souvent l'actualité du jour. Alors ils gagnent ce bureau qu'ils continuent de partager, l'esprit dégagé du moindre souci. Ils ont pris le temps d'un petit déjeuner en amoureux qu'ils sont l'un de l'autre, pour se présenter un peu en retard sans se culpabiliser de ce léger écart avec le règlement. Après tout ils ne s'attachent jamais au respect des amplitudes de travail quand elles virent largement en leur défaveur dès lors que l'urgence et l'acuité des événements exigent leur présence jusqu'à des heures indues.

Comme à leur habitude, ce matin-là ils entrent dans le commissariat, la main dans la main, de toute façon leur relation

est connue de toute la maison. Il est inutile de cacher leur proximité et ce geste leur est devenu si naturel. À peine ont-ils pénétré dans le hall que la préposée à l'accueil les interpelle, tout en les saluant avec le sourire. Le commissaire est arrivé tôt et les attend dès leur arrivée. Réalisant sa bétise, elle se reprend aussitôt.

« Non ! Vous uniquement, mon capitaine. Il a dit que vous montiez le voir tout de suite.

— Moi ? Seul ? »

Erwan s'est tourné vers sa compagne tout en adoptant un air d'incompréhension. Ils sont tous deux officiers, travaillent au quotidien sur les mêmes affaires de police judiciaire, cette consigne inattendue l'étonne et même le heurte.

« Vous êtes sûre ?

— C'est ce qu'il m'a dit... Enfin il n'a prononcé que votre nom. Donc je comprends que c'est vous qu'il veut voir. »

Anne esquisse une moue. En réalité c'est surtout la présence de Pensec qui la surprend. Elle n'était pas prévue. D'un sourire, Erwan s'efforce de la rassurer. Il doit détenir une information à lui transmettre spécifiquement, il n'y a certainement pas de quoi s'en offusquer.

« C'est ça. Banalise maintenant... »

Après son accident vasculaire cérébral, une longue absence s'en est suivie avec la nécessaire rééducation pour récupérer au mieux ses facultés motrices, mais également intellectuelles. Malgré tout, sa mémoire continue de connaître parfois certaines défaillances. Pendant qu'ils gravissent l'escalier intérieur, Erwan reprend cet argument comme explication de son oubli d'associer Anne, à moins que tout simplement la convocation ne le concerne personnellement, voire exclusivement.

« Tu n'as rien trouvé de mieux pour m'agacer ? »

Erwan s'arrête au milieu des marches pour mieux l'observer, avec l'inquiétude d'une gaffe dont la portée lui échappe. Dans son

regard, il lit la nécessité de se justifier sans y puiser le moindre secours pour y parvenir. Alors il balbutie quelques mots d'excuses inutiles.

« J'adore te voir faire cette tête-là. Elle m'amuse toujours. Cesse de t'inquiéter, je plaisantais. Dépêche-toi d'aller voir ton admirateur et reviens vite tout me raconter ! Allez, file ! »

Elle se retourne pour le regarder s'éloigner en direction du bureau du chef. Il avance d'un pas décidé sans un regard vers elle. Certes il est capitaine, pas elle, mais enfin ce n'est pas une raison pour la tenir à l'écart. Elle voudrait en avoir le cœur net et comprendre les motifs de cette invitation bien matinale. Quand il disparaît de sa vue à la faveur d'un angle que fait le couloir, après un haussement d'épaules elle gagne son propre bureau. Tout cela demeure si anodin qu'elle ne songe plus qu'à l'affaire d'escroquerie qui l'occupe depuis quelques jours sans réellement l'intéresser. Elle espère bientôt la boucler afin de passer à autre chose. Pourtant là ne saurait résider le motif à convoquer Erwan...

« Assieds-toi, Erwan. J'avais besoin de te voir rapidement.

— Ça va, chef ?

— Oui. Moi, ça va et même de mieux en mieux. Tu as vu les nouvelles de ce matin ?

— Non. Tu sais, le matin ce n'est pas notre préoccupation première, on vient les prendre ici, les informations ! Il s'est passé quelque chose de spécial que je devrais savoir ?

— Tu peux le dire. Cette nuit à Rennes, le Parlement de Bretagne a été totalement détruit, ravagé par un incendie gigantesque. Il n'en reste plus rien, enfin c'est tout comme. Une bâtisse désormais à ciel ouvert, certainement fragilisée. Enfin il reste les murs, la magnifique façade, mais quel gâchis !

— Accidentel ? Il y avait des manifestations annoncées, il me semble. Il y aurait un lien ?

— On le craint. Certains marins-pêcheurs étaient fous furieux, fortement alcoolisés dès le matin pour ne rien arranger. La

présence du premier ministre sur place a pu exciter leur colère. La supposition qu'on redoute, c'est le tir malencontreux ou volontaire d'une fusée de détresse. Je devrais dire mal orienté ou ciblant sciemment le bâtiment. Tout cela ne va pas calmer les esprits déjà bien échauffés. On les connaît nos marins-pêcheurs. De braves types, mais quand ils s'énervent, ça ne rigole plus... Mais ce n'était pas pour parler de ça que je t'ai fait venir.

— Je me disais aussi... sinon Anne aurait pu m'accompagner. Elle aurait bien aimé te saluer avec moi, de bon matin. Tu sais que tu nous as manqué pendant ta longue absence.

— Je n'en doute pas, mais ce n'est pas le propos. D'ailleurs vous me l'avez déjà suffisamment précisé. Non, j'ai évoqué les problèmes survenus à Rennes comme un élément de contexte. L'enquête nous en apprendra plus sur les causes réelles. Sur place les collègues s'en chargent. Je ne doute pas qu'ils établissent rapidement les responsabilités.

— Je ne te suis pas très bien...

— Nous avons un souci, sans savoir encore s'il s'agit de quelque chose de sérieux. Il est probable que tout va s'éclaircir. Pour l'instant on s'interroge.

— Tu peux me donner plus de détails. Je n'y comprends rien, ni en quoi cela me concernerait, moi plus qu'Anne ?

— En fait, en quelque sorte, vous êtes tous les deux plus ou moins intéressés. Mais dans l'immédiat je fais le choix de laisser Anne, tranquille.

— Gérard, tu m'écoutes ? Je viens de te dire que je n'y comprenais rien. Par contre je sais que ça ne va pas lui plaire. Je peux même te dire que ça ne lui plaît déjà pas.

— Je m'en doute, mais je m'en contrefous. Tu as compris ?

— Sérieux ?

— Très. Je vais t'informer du problème et te demander de te tenir prêt à intervenir si la situation l'exige. Pas un mot à Anne. Compris ? Je ne veux pas prendre de risque.

— Tu m'inquiètes. Tu as quelque chose à lui reprocher ?

— Rien. Il ne s'agit pas d'elle. Enfin pas directement.